

PSYCHÉ

TRAGI-COMÉDIE avec intermèdes et ballets

MOLIÈRE

1666

PSYCHÉ

TRAGI-COMÉDIE avec intermèdes et ballets

Molière, Quinault et Pierre
Corneille

1666

PERSONNAGES du PROLOGUE

FLORE.
VERTUMNE, dieu des jardins.
PALÉMON, dieu des eaux.
VÉNUS.
L'AMOUR, Grâce.
AEGIALE, Grâce.
PHÈNE, Grâce.
NYMPHES, de la suite de Flore chantantes.
DRYADES et SYLVAINS, de la suite de Vertumne dansants.
SYLVAINS, chantants.
DIEUX des FLEUVES, de la suite de Palémon dansants.
DIEUX des FLEUVES, chantants.
NAÏDADES.
AMOURS, de la suite de Vénus dansants.

PERSONNAGES DE LA TRAGI-COMÉDIE

JUPITER.
VÉNUS.
L'AMOUR.
AEGIALE, Grâce.
PHÈNE, Grâce.
PSYCHÉ.
LE ROI, père de Psyché.
AGLAURE, soeur de Psyché.
CIDIPPE, soeur de Psyché.
CLÉOMÈNE, prince amant de Psyché.
AGÉNOR, prince amant de Psyché.
LE ZÉPHIRE.
LYCAS.
Le DIEU d'un FLEUVE.

PERSONNAGES du PREMIER INTERMÈDE

FEMME DÉSORLÉE, chantante.
DEUX HOMMES AFFLIGÉS, chantants.
HOMMES AFFLIGÉS, dansants.
FEMMES DESORLÉES, dansantes.

PERSONNAGES du DEUXIÈME INTERMÈDE

VULCAIN.
CYCLOPES.
FÉES DANSANTES.

PERSONNAGES du TROISIÈME INTERMÈDE.

un ZÉPHYR, chantant.
DEUX AMOURS, chantants.
ZÉPHYRS, dansants.
AMOURS, dansantes.

PERSONNAGES du QUATRIÈME INTERMÈDE.

FURIES, dansantes.
LUTINS, faisant des sauts périlleux.

PERSONNAGES du CINQUIÈME INTERMÈDE.

APOLLON.
Les MUSES chantantes.
LES ARTS, travestis en bergers galants, dansants.
BACCHUS.
SILÈNE.
DEUX SATYRES chantants.
DEUX SATYRES dansants.
EGIPANS sansants.
MENADES, dansantes.
MONE.
POLICHINELLES dansants.
MATASSINS dansants.
MARS.
GUERRIERS portant des enseignes.
GUERRIERS portant des piques.
GUERRIERS portant des masses et des boucliers.
CHOEUR des divinités célestes.

*La scène du prologue est dans un lieu champêtre, la
tragi-comédie se situe dans le palais du roi.*

PROLOGUE

La scène représente sur le devant un lieu champêtre, et dans l'enfoncement un rocher percé à jour, à travers duquel on voit la mer en éloignement.

La scène représente sur le devant un lieu champêtre, et dans l'enfoncement un rocher percé à jour, à travers duquel on voit la mer en éloignement.

La scène représente sur le devant un lieu champêtre, et dans l'enfoncement un rocher percé à jour, à travers duquel on voit la mer en éloignement.

FLORE.

Ce n'est plus le temps de la guerre ;
Le plus puissant des rois
Interrompt ses exploits
Pour donner la paix à la terre.
5 Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne et Palaemon, avec les divinités qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, et chantent ces paroles.

VERTUMNE et PALAEMON.

Choeur des divinités de la terre et des eaux, composé de Flore, Nymphes, Palaemon, Vertumne, Sylvains, Faunes, Dryades et Naïades.

Nous goûtons une paix profonde ;
Les plus doux jeux sont ici-bas ;
On doit ce repos plein d'appas
10 Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Il se fait ensuite une entrée de ballet, composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves et deux Naïades, après laquelle Vertumne et Palaemon chantent ce dialogue :

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALAEMON.

15 Voici la reine des belles,
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALAEMON.

20 C'est la beauté qui commence de plaire ;
Mais la douceur achève de charmer.

VERTUMNE, PALAEMON

Ils répètent ensemble ces derniers vers :

C'est la beauté qui commence de plaire ;
Mais la douceur achève de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse ;
Languissons, puisqu'il le faut.

PALAEMON.

25 Que sert un coeur sans tendresse ?
Est-il un plus grand défaut ?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALAEMON.

30 C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

*Flore répond au dialogue de Vertumne et de Palaemon par ce
menuet et les autres Divinités y mêlent leurs danses.*

FLORE.

Est-on sage
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas ?
35 Que sans cesse
L'on se presse
De goûter les plaisirs ici-bas :
La sagesse
De la jeunesse,
40 C'est de savoir jouir de ses appas.
L'amour charme
Ceux qu'il désarme,
L'Amour charme :
Cédons-lui tous.
45 Notre peine
Seroit vaine
De vouloir résister à ses coups :
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,

50 La liberté n'a rien qui soit si doux.

Vénus descend du ciel dans une grande machine avec l'Amour son fils, et deux petites Grâces, nommés Aegiale et Phaène, et les Divinités de la terre et des eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, et continuent par leurs danses de lui témoigner la joie qu'elles ressentent à son abord.

Choeur de toutes les Divinités de la terre et des eaux.

Nous goûtons une paix profonde ;
Les plus doux jeux sont ici-bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.
55 Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VÉNUS, dans sa machine.

Cessez, cessez pour moi tous vos chants d'allégresse :
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas,
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse
60 Doit être réservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille méthode
De me venir faire sa cour ;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Vénus n'est plus à la mode.
65 Il est d'autres attraits naissants
Où l'on va porter ses encens ;
Psyché, Psyché la belle, aujourd'hui tient ma place ;
Déjà tout l'univers s'empresse à l'adorer,
Et c'est trop que, dans ma disgrâce,
70 Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites ;
A quitter mon parti tout s'est licencié,
Et du nombreux amas de Grâces favorites,
Dont je traînais partout les soins et l'amitié,
75 Il ne m'en est resté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures sombres
Prêtent leur solitude aux troubles de mon coeur,
Et me laissez parmi leurs ombres
80 Cacher ma honte et ma douleur.

Flore et les autres Déeses se retirent, et Vénus avec sa suite sort de sa machine.)

AEGIALE.

Nous ne savons, Déesse, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler :
Notre respect veut se taire,
Notre zèle veut parler.

VÉNUS.

85 Parlez, mais si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison,
Et ne parlez de ma colère
Que pour dire que j'ai raison.

C'était là, c'était là la plus sensible offense
90 Que ma divinité pût jamais recevoir ;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAÈNE.

Vous avez plus que nous de clartés, de sagesse,
Pour juger ce qui peut être digne de vous :
95 Mais pour moi, j'aurais cru qu'une grande déesse
Devrait moins se mettre en courroux.

VÉNUS.

Et c'est là la raison de ce courroux extrême :
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant ;
Et si je n'étais pas dans ce degré suprême,
100 Le dépit de mon coeur serait moins violent.
Moi, la fille du dieu qui lance le tonnerre,
Mère du dieu qui fait aimer,
Moi, les plus doux souhaits du ciel et de la terre,
Et qui ne suis venue au jour que pour charmer,
105 Moi, qui par tout ce qui respire
Ai vu de tant de voeux encenser mes autels,
Et qui de la beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout temps le souverain empire,
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes déités
110 Au point de me céder le prix de la plus belle,
Je me vois ma victoire et mes droits disputés
Par une chétive mortelle !
Le ridicule excès d'un fol entêtement
Va jusqu'à m'opposer une petite fille !
115 Sur ses traits et les miens j'essuierai constamment
Un téméraire jugement !
Et du haut des cieux où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus :
"Elle est plus belle que Vénus !"

AEGIALE.

120 Voilà comme l'on fait, c'est le style des hommes :
Ils sont impertinents dans leurs comparaisons.

PHAÈNE.

Ils ne sauraient louer, dans le siècle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VÉNUS.

Ah ! que de ces trois mots la rigueur insolente
125 Venge bien Junon et Pallas,
Et console leurs coeurs de la gloire éclatante
Que la fameuse pomme acquit à mes appas !
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
130 Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.
Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courroux :
"Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage ;

135 Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous ;
Mais, par le jugement de tous,
Une simple mortelle a sur toi l'avantage."
Ah ! ce coup-là m'achève, il me perce le coeur,
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales ;
140 Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,
Que le plaisir de mes rivales.
Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
Et si jamais je te fus chère,
Si tu portes un coeur à sentir le dépit
145 Qui trouble le coeur d'une mère
Qui si tendrement te chérit,
Emploie, emploie ici l'effort de ta puissance
A soutenir mes intérêts,
Et fais à Psyché par tes traits
150 Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son coeur malheureux,
Prends celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colère.
155 Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel
Fais que jusqu'à la rage elle soit enflammée,
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer et n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour :
160 On m'impute partout mille fautes commises ;
Et vous ne croiriez point le mal et les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour servir votre colère...

VÉNUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère ;
165 N'applique tes raisonnements
Qu'à chercher les plus prompts moments
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute réponse à mes empressements,
Et ne me revois point que je ne sois vengée.

L'Amour s'envole, et Vénus se retire avec les Grâces. La scène est changée en une grande ville, où l'on découvre, des deux côtés, des palais et des maisons de différents ordres d'architecture.

ACTE I

SCÈNE I.

Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

170 Il est des maux, ma soeur, que le silence aigrit ;
Laissons, laissons parler mon chagrin et le vôtre,
Et de nos coeurs l'un à l'autre
Exhalons le cuisant dépit :
Nous nous voyons soeurs d'infortune,
175 Et la vôtre et la mienne ont un si grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et dans notre juste transport,
Murmurer à plainte commune
Des cruautés de notre sort.
180 Quelle fatalité secrète,
Ma soeur, soumet tout l'univers
Aux attraits de notre cadette,
Et de tant de princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
185 N'en présente aucun à nos fers ?
Quoi ? voir de toutes parts pour lui rendre les armes
Les coeurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes
Sans s'y vouloir arrêter ?
190 Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux,
De ne jouir d'aucun hommage
Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux
Dont le superbe avantage
195 Fait triompher d'autres yeux ?
Est-il pour nous, ma soeur, de plus rude disgrâce
Que de voir tous les coeurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psyché jouir avec audace
D'une foule d'amants attachés à ses pas ?

CIDIPPE.

200 Ah ! ma soeur, c'est une aventure
À faire perdre la raison ;
Et tous les maux de la nature
Ne sont rien en comparaison.
Pour moi, j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes ;
205 Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché ;

Contre un pareil malheur ma constance est sans armes ;
Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Psyché.
210 La nuit, il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut ;
Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
Et dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussitôt
215 Quelque songe la rappelle,
Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma soeur, voilà mon martyre ;
Dans vos discours je me vois,
Et vous venez là de dire
220 Tout ce qui se passe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire.
Quels charmes si puissants en elle sont épars,
Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards ?
225 Que voit-on dans sa personne,
Pour inspirer tant d'ardeurs ?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs ?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse,
230 On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas ;
Mais lui cède-t-on fort pour quelque peu d'ânesse,
Et se voit-on sans appas ?
Est-on d'une figure à faire qu'on se raille ?
N'a-t-on point quelques traits et quelques agréments,
235 Quelque teint, quelques yeux, quelque air et quelque taille
A pouvoir dans nos fers jeter quelques amants ?
Ma soeur, faites-moi la grâce
De me parler franchement :
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
240 Que mon mérite au sien doive céder la place,
Et dans quelque ajustement
Trouvez-vous qu'elle m'efface ?
Qui, vous ma soeur ? Nullement.
Hier à la chasse, près d'elle,
245 Je vous regardai longtemps,
Et, sans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais moi, dites, ma soeur, sans me vouloir flatter,
Sont-ce des visions que je me mets en tête,
250 Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête ?

AGLAURE.

Vous, ma soeur, vous avez, sans nul déguisement,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flamme ;
Vos moindres actions brillent d'un agrément
255 Dont je me sens toucher l'âme ;
Et je serais votre amant,

Si j'étais autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux.
Qu'à ses premiers regards les coeurs rendent les armes,
260 Et que d'aucun tribut de soupirs et de voeux
On ne fait honneur à nos charmes ?

AGLAURE.

Toutes les dames d'une voix
Trouvent ses attraits peu de chose,
Et du nombre d'amants qu'elle tient sous ses lois,
265 Ma soeur, j'ai découvert la cause.

CIDIPPE.

Pour moi, je la devine, et l'on doit présumer
Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystère :
Ce secret de tout enflammer
N'est point de la nature un effet ordinaire ;
270 L'art de la Thessalie entre dans cette affaire,
Et quelque main a su sans doute lui former
Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance se fonde,
Et le charme qu'elle a pour attirer les coeurs,
275 C'est un air en tout temps désarmé de rigueurs,
Des regards caressants que la bouche seconde,
Un souris chargé de douceurs
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
280 Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée,
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertés,
Qui, par un digne essai d'illustres cruautés,
Voulaient voir d'un amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil qui nous seyait si bien,
285 On est bien descendu dans le siècle où nous sommes,
Et l'on en est réduite à n'espérer plus rien,
A moins que l'on se jette à la tête des hommes.

CIDIPPE.

Oui, voilà le secret de l'affaire, et je vois
Que vous le prenez mieux que moi.
290 C'est pour nous attacher à trop de bienséance,
Qu'aucun amant, ma soeur, à nous ne veut venir,
Et nous voulons trop soutenir
L'honneur de notre sexe et de notre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit ;
295 L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire,
Et c'est par là que Psyché nous ravit
Tous les amants qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps,
Abaissons-nous, ma soeur, à faire des avances,
300 Et ne ménageons plus de tristes bienséances
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la pensée, et nous avons matière
D'en faire l'épreuve première
Aux deux princes qui sont les derniers arrivés.
305 Il sont charmants, ma soeur, et leur personne entière
Me... Les avez-vous observés ?

CIDIPPE.

Ah ! ma soeur, ils sont faits tous deux d'une manière,
Que mon âme... Ce sont deux princes achevés.

AGLAURE.

310 Je trouve qu'on pourrait rechercher leur tendresse,
Sans se faire déshonneur.

CIDIPPE.

Je trouve que sans honte une belle princesse
Leur pourrait donner son coeur.

SCÈNE II.

Cléomène, Agénor, Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

Les voici tous deux, et j'admire
Leur air et leur ajustement.

CIDIPPE.

315 Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE.

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainsi ?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paraître ?

CLÉOMÈNE.

320 On nous faisait croire qu'ici
La princesse Psyché, Madame, pourrait être.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de sa présence ?

AGÉNOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux ;
Mais nous cherchons Psyché dans notre impatience.

CIDIPPE.

325 Quelque chose de bien pressant
Vous doit à la chercher pousser tous deux sans doute.

CLÉOMÈNE.

Le motif est assez puissant,
Puisque notre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

330 Ce serait trop à nous que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLÉOMÈNE.

Nous ne prétendons point en faire de mystère ;
Aussi bien malgré nous paraîtrait-il au jour,
Et le secret ne dure guère,
Madame, quand c'est de l'amour.

CIDIPPE.

335 Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire
Que vous aimez Psyché tous deux.

AGÉNOR.

Tous deux soumis à son empire,
Nous allons de concert lui découvrir nos feux.

AGLAURE.

340 C'est une nouveauté sans doute assez bizarre,
Que deux rivaux si bien unis.

CLÉOMÈNE.

Il est vrai que la chose est rare,
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à séparer vos vœux ?

AGLAURE.

345 Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils vu qu'elle
A pouvoir mériter vos feux ?

CLÉOMÈNE.

350 Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflamme ?
Choisit-on qui l'on veut aimer ?
Et pour donner toute son âme,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer ?

AGÉNOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit, dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire,
Et lorsque l'amour touche un coeur,
355 On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE.

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos coeurs se mettent :
Vous aimez un objet dont les riants appas
Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent,
360 Et son coeur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses amants
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale ;
Et c'est pour essayer de très fâcheux moments,
365 Que les soudains retours de son âme inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide,
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec d'autant d'attraits, une âme plus solide.

CIDIPPE.

370 Par un choix plus doux de moitié
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié.
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir par pitié
Ce que votre coeur se prépare.

CLÉOMÈNE.

375 Cet avis généreux fait pour nous éclater
Des bontés qui nous touchent l'âme ;
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGÉNOR.

380 Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psyché... La voici.

SCÈNE III.

Psyché, Cidippe, Aglaure, Cléomène, Agénor.

CIDIPPE.

Venez jouir, ma soeur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

385 Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSYCHÉ.

390 Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyais pas la cause,
Et j'aurais cru toute autre chose
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

395 N'ayant ni beauté, ni naissance
A pouvoir mériter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLÉOMÈNE.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire ;
400 Mais tant de coeurs près du trépas
Sont par de tels aveux forcés à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colère.
Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance ;
405 Et ces tendres liens se sont vus affermis
Par cent combats d'estime et de reconnaissance.
Du Destin ennemi les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort, et l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices,
410 Ont de notre amitié signalé les beaux noeuds :
Mais à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'amour.
415 Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux lois qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux ;
Elle vient d'une douce et pleine déférence
Remettre à votre choix le succès de nos feux ;
Et, pour donner un poids à notre concurrence
420 Qui des raisons d'État entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,

Cette même amitié s'offre, sans répugnance,
D'unir nos deux États au sort du plus heureux.

AGÉNOR.

Oui, de ces deux États, Madame,
425 Que sous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flamme
Un secours pour vous obtenir.
Ce que pour ce bonheur, près du Roi votre père,
Nous nous sacrifions tous deux
430 N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux,
Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire
D'un pouvoir dont le malheureux
Madame, n'aura plus affaire.

PSYCHÉ.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux
435 De quoi remplir les vœux de l'âme la plus fière,
Et vous me le parez tous deux d'une manière
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,
Tout me relève en vous l'offre de votre foi,
440 Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défère
Pour entrer sous de tels liens ;
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un père,
445 Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais si l'on me rendait sur mes vœux absolue,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon estime entre vous suspendue
Ne pourrait sur aucun laisser tomber mon choix.
450 A l'ardeur de votre poursuite
Je répondrais assez de mes vœux les plus doux ;
Mais c'est parmi tant de mérite
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour
455 ~~Deux~~ plus doux souhaits j'aurais l'âme gênée
A l'effort de votre amitié,
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
A me faire trop de pitié.
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre
Je vous préférerais tous deux avec ardeur ;
460 Mais je n'aurais jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
À celui que je choiserais
Ma tendresse ferait un trop grand sacrifice,
Et je m'imputerais à barbare injustice
465 Le tort qu'à l'autre je ferais.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'âme,
Pour en faire aucun malheureux,
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme
Le moyen d'être heureux tous deux.
470 Si votre cœur me considère
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ai deux sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux,
Et l'amitié me rend leur personne assez chère,

475 Pour vous souhaiter leurs époux.

CLÉOMÈNE.

Un coeur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, hélas !
D'être donné par ce qu'il aime ?
Sur nos deux coeurs, Madame, à vos divins appas
480 Nous donnons un pouvoir suprême ;
Disposez-en pour le trépas,
Mais pour une autre que vous-même
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGÉNOR.

Aux Princesses, Madame, on ferait trop d'outrage,
485 Et c'est pour leurs attraits un indigne partage
Que les restes d'une autre ardeur :
Il faut d'un premier feu la pureté fidèle,
Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle,
490 Et chacune mérite un coeur
Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
495 Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un coeur si facile et si tendre ?
Et lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre ?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentiments
500 Pour refuser un coeur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amants.

PSYCHÉ.

J'ai cru pour vous, mes soeurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un mérite si haut...

SCÈNE IV.

**Lycas, Psyché, Aglaure, Cidippe, Cléomène,
Agénor.**

LYCAS.

505 Ah ! Madame !

PSYCHÉ.

Qu'as-tu ?

LYCAS.

Le Roi...

PSYCHÉ.

Quoi ?

LYCAS.

Vous demande.

PSYCHÉ.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende ?

LYCAS.

Vous ne le saurez que trop tôt.

PSYCHÉ.

Hélas ! Que pour le Roi tu me donnes à craindre !

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

PSYCHÉ.

510 C'est pour louer le Ciel et me voir hors d'effroi
De savoir que je n'aie à craindre que pour moi.
Mais apprends-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

515 Souffrez que j'obéisse à qui m'envoie ici,
Madame, et qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSYCHÉ.

Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma faiblesse.

SCÈNE V.

Aglaure, Cidippe, Lycas

AGLAURE.

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Hélas ! ce grand malheur dans la cour répandu,
520 Voyez-le vous-même, Princesse,
Dans l'oracle qu'au Roi les Destins ont rendu.
Voici ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravés au fond de mon âme :
Que l'on ne pense nullement
525 À vouloir de Psyché conclure l'hyménée ;
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
En pompe funèbre menée,
Et que de tous abandonnée,
Pour époux elle attende en ces lieux constamment
530 Un monstre dont on a la vue empoisonnée,
Un serpent qui répand son venin en tous lieux,
Et trouble dans sa rage et la terre et les cieux.
Après un arrêt si sévère,
Je vous quitte, et vous laisse à juger entre vous
535 Si par de plus cruels et plus sensibles coups
Tous les Dieux nous pouvaient expliquer leur colère.

SCÈNE VI.

Aglaure, Cidippe.

CIDIPPE.

Ma soeur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psyché par les Destins plongée ?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma soeur ?

CIDIPPE.

540 A ne vous point mentir, je sens que dans mon coeur
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joie.
Allons, le Destin nous envoie
545 Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

PREMIER INTERMÈDE.

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une effroyable de solitude.

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une effroyable de solitude.

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une effroyable de solitude.

Femme désolée

Deh ! piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate, fonti e belve,
D'un bel voto il fato rio.

Premier homme affligé.

550 Ahi dolore !

Second homme affligé.

Ahi martire !

Premier homme affligé.

Cruda morte,

Second homme affligé.

Empia sorte,

Tous trois.

555 Che condanni a morir tanta beltà !
Cieli, stelle, ahi crudeltà !

Second homme affligé.

Com'esser può fra voi, o Numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente ?
Ahi ! che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi Inferni.

Premier homme affligé.

560 Nume fiero !

Second homme affligé.

Dio severo !

Ensemble.

565 Perchè tanto rigor
Contro innocente cor ?
Ahi ! sentenza inudita,
Dar morte à la beltà, ch'altrui dà vità !

Femme désolée

Ahi ! ch'indarno si tarda !
Non resiste a li Dei mortale affetto ;
Alto impero ne sforza :
Ove commanda il Ciel, l'uom cede a forza.

Premier homme affligé.

570 Ahi dolore !

*Ces plaintes sont entrecoupées et finies par une entrée de ballet de
huit personnes affligées.*

ACTE II

SCÈNE I.

**Le Roi, Psyché, Aglaure, Cidippe, Lycas,
Suite.**

PSYCHÉ.

De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chère :
Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi
Que de laisser régner les tendresses de père
Jusque dans les yeux d'un grand roi.
575 Ce qu'on vous voit ici donner à la nature
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs :
Laissez moins sur votre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
580 Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs
Qui dans le coeur d'un roi montrent de la faiblesse.

LE ROI.

Ah ! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts ;
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême ;
Et lorsque pour toujours on perd ce que je perds,
585 La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la raison les secours sont offerts,
Pour vouloir d'un oeil sec voir mourir ce qu'on aime :
590 L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême
Je ne veux point dans cette adversité
Parer mon coeur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche :
595 Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche
Que l'on appelle fermeté.
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
600 Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et dans le coeur d'un roi montrer le coeur d'un homme.

PSYCHÉ.

Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un coeur
605 Dont mille événements ont marqué la puissance.
Quoi ? faut-il que pour moi vous renonciez, Seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuse expérience ?

LE ROI.

610 La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie, et les traits de la haine,
615 N'ont rien que ne puissent sans peine
Braver les résolutions
D'une âme où la raison est un peu souveraine ;
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les coeurs
620 Sous le poids des douleurs amères,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévères
Qui nous enlèvent pour jamais
Les personnes qui nous sont chères.
625 La raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables ;
Et voilà des Dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSYCHÉ.

630 Seigneur, une douceur ici vous est offerte :
Votre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux,
Et, par une faveur ouverte,
Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'aient pris le soin de réparer la perte.
635 Il vous reste de quoi consoler vos douleurs ;
Et cette loi du Ciel que vous nommez cruelle
Dans les deux Princesses mes soeurs
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI.

640 Ah ! de mes maux soulagement frivole !
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console ;
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts,
Et dans un destin si funeste
Je regarde ce que je perds,
645 Et ne vois point ce qui me reste.

PSYCHÉ.

Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres,
Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
650 Ces Dieux sont maîtres souverains
Des présents qu'ils daignent nous faire :
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire :
Lorsqu'ils viennent les retirer,
655 On n'a nul droit de murmurer
Des grâces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux ;
Et quand par cet arrêt ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
660 Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah ! cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me présente,
Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fais point un accablement
665 A cette douleur si cuisante
Dont je souffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux ?
Et dans le procédé des Dieux
670 Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinnante
Ne paraît-elle pas aux yeux ?
Vois l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné :
675 Tu connaîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un présent que mon cœur ne leur demandoit pas ;
J'y trouvois alors peu d'appas,
680 Et leur en vis sans joie accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce présent une douce habitude :
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude
A me le rendre précieux ;
685 Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus ;
En lui j'ai renfermé par des soins assidus
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse ;
A lui j'ai de mon âme attaché la tendresse ;
690 J'en ai fait de ce cœur le charme et l'allégresse,
La consolation de mes sens abattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aie aucun sujet de plainte
695 Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte ?
Ah ! leur pouvoir se joue avec trop de rigueur

Des tendresses de notre coeur :
Pour m'ôter leur présent, leur fallait-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien ?
700 Ou plutôt, s'ils avaient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien ?

PSYCHÉ.

Seigneur, redoutez la colère
De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI.

Après ce coup que peuvent-ils me faire ?
705 Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSYCHÉ.

Ah ! seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, et je dois me haïr...

LE ROI.

Ah ! qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes :
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir ;
710 Ce doit leur être assez que mon coeur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste désespoir ne saurait se contraindre ;
715 Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

PSYCHÉ.

720 Ah ! de grâce, Seigneur, épargnez ma faiblesse :
J'ai besoin de constance en l'état où je suis ;
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse ;
Seuls, ils sont assez forts, et c'est trop pour mon coeur
725 De mon destin et de votre douleur.

LE ROI.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi :
Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi ;
730 Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu : je vais... Adieu.

Ce qui suit, jusqu'à la fin de la pièce,
est de M. C[orneille], à la réserve de la
première scène du troisième acte, qui
est de la même main que ce qui a
précédé.

SCÈNE II.
Psyché, Aglaure, Cidippe.

PSYCHÉ.

Suivez le Roi, mes soeurs : vous essuierez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs ;
735 Et vous l'accableriez d'alarmes
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez-lui ce qui lui reste :
Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
740 Et me porter en vous une seconde mort.
Le Ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée ;
Rien ne saurait me secourir,
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

745 Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos dé plaisirs,
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs :
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSYCHÉ.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

750 C'est en votre faveur espérer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSYCHÉ.

Que peut-on se promettre après un tel oracle ?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'est sans obscurité :
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre
755 Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire et que félicité.
Laissez-nous voir, ma soeur, par une digne issue,
Cette frayeur mortelle heureusement déçue,
Ou mourir du moins avec vous,
760 Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSYCHÉ.

Ma soeur, écoutez mieux la voix de la nature
Qui vous appelle auprès du Roi.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure ;
Vous en savez l'indispensable loi :
765 Un père vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse :
Vous lui devez chacune un gendre et des neveux ;

Mille rois à l'envi vous gardent leur tendresse,
Mille rois à l'envi vous offriront leurs vœux.
770 L'oracle me veut seule, et seule aussi je veux
Mourir, si je puis, sans faiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que, malgré moi, la nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner ?

CIDIPPE.

775 J'ose dire un peu plus, ma soeur, c'est vous déplaire ?

PSYCHÉ.

Non, mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

AGLAURE.

Vous le voulez, et nous partons.
Daigne ce même Ciel, plus juste et moins sévère,
780 Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,
Et que notre amitié sincère,
En dépit de l'oracle et malgré vous, espère.

PSYCHÉ.

Adieu. C'est un espoir, ma soeur, et des souhaits
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, seule.

785 Enfin, seule et toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire était sans seconde,
790 L'éclat s'en répandait jusqu'aux deux bouts du monde ;
Tout ce qu'il a de rois semblaient faits pour m'aimer ;
Tous leur sujets me prenant pour déesse,
Commençaient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offraient sans cesse ;
795 Leurs soupirs me suivaient sans qu'il m'en coûtât rien ;
Mon âme restait libre en captivant tant d'âmes,
Et j'étais, parmi tant de flammes,
Reine de tous les coeurs, et maîtresse du mien.
O Ciel ! m'auriez-vous fait un crime
800 De cette insensibilité ?
Déployez-vous sur moi tant de sévérité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime ?
Si vous m'imposiez cette loi
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire,
805 Puisque je ne pouvais le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moi ?

Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, et... Mais que vois-je ici ?

SCÈNE IV.

Cléomène, Agénor, Psyché/

CLÉOMÈNE.

810 Deux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

PSYCHÉ.

Puis-je vous écouter, quand j'ai chassé deux soeurs ?
Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre ?
Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre,
815 Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands coeurs ;
Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une âme tendre
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGÉNOR.

Un serpent n'est pas invincible :
Cadmus, qui n'aimait rien, défit celui de Mars.
820 Nous aimons, et l'Amour sait rendre tout possible
Au coeur qui suit ses étendards,
A la mains dont lui-même il conduit tous les dards.

PSYCHÉ.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrante
Que tous ses traits n'ont pu toucher ?
825 Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher ?
Quand même vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer ?

CLÉOMÈNE.

830 Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer ;
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
835 Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle princesse, et vivez pour un autre :
Nous le verrons d'un oeil jaloux ;
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
840 Que s'il nous falloit voir le vôtre ;
Et si nous ne mourrons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préféreriez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour.

PSYCHÉ.

Vivez, Princes, vivez, et de ma destinée
845 Ne songez plus à rompre ou partager la loi :
Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi,
Le Ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déjà les mortels sifflements
De son ministre qui s'approche ;
850 Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous moments
Et, maîtresse qu'elle est de tous mes sentiments,
Elle me le figure au haut de cette roche.
J'en tombe de foiblesse, et mon coeur abattu
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
855 Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGÉNOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,
Et quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des coeurs et des bras
860 Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu :
Ce ne seroit pas un miracle
Que pour dieu muet un homme eût répondu,
865 Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchants dans les temples.

CLÉOMÈNE.

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur,
A qui le sacrilège indignement vous livre,
Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
870 De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins en son péril permettez-nous de suivre
L'ardeur et les devoirs de notre passion.

PSYCHÉ.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,
875 Princes, portez-les à mes soeurs,
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi sont remplis vos coeurs.
Vivez pour elles quand je meurs ;
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
880 Sans leur donner en vous de nouvelles matières :
Ce sont mes volontés dernières,
Et l'on a reçu de tout temps
Pour souveraines lois les ordres des mourants.

CLÉOMÈNE.

Princesse...

PSYCHÉ.

Encore un coup, Princes, vivez pour elles :
885 Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir ;
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidèles.
Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,
890 Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enlève, et l'air m'ouvre une route
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu pour la dernière fois :
Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.

Elle est enlevée en l'air par deux Zéphires.

AGÉNOR.

895 Nous la perdons de vue. Allons tous deux chercher
Sur le faite de ce rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

CLÉOMÈNE.

Allons-y chercher ceux de ne lui point survivre.

SCÈNE V.

L'AMOUR, en l'air.

Allez mourir, rivaux d'un dieu jaloux,
900 Dont vous méritez le courroux,
Pour avoir eu le coeur sensible aux mêmes charmes,
Et toi, forge, Vulcain, mille brillants attraits,
Pour orner un palais
Où l'Amour de Psyché veut essayer les larmes,
905 Et lui rendre les armes.

SECOND INTERMÈDE.

La scène se change en une cour magnifique, ornée de colonnes de lapis enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux et brillant, que l'Amour destine pour Psyché. Six Cyclopes, avec quatre Fées, y font une entrée de ballet, où ils achèvent, en cadence, quatre gros vases d'argent que les Fées leur ont apportés. Cette entrée est entrecoupée par ce récit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises/

Récit de VULCAIN.

Dépêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux ;
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut :
910 Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.
L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups ;
915 Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins le plus doux.

Second couplet

Servez bien un dieu si charmant :
Il se plaît dans l'empressement.
Que chacun pour lui s'intéresse,
920 N'oubliez rien des soins qu'il faut :
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.
L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, etc.

ACTE III

SCÈNE I.

L'Amour, Zéphire.

ZÉPHIRE.

925 Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée,
Et du haut du rocher je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée.
Dans ce beau palais enchanté,
930 Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa destinée.
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites :
Cette taille, ces traits, et cet ajustement
935 Cachent tout à fait qui vous êtes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnaître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi, ne veux-je pas qu'on puisse me connaître :
Je ne veux à Psyché découvrir que mon coeur,
940 Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ses doux charmes y font naître ;
Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des lois,
945 J'ai pris la forme que tu vois.

ZÉPHIRE.

En tout vous êtes un grand maître :
C'est ici que je le connais.
Sous des déguisements de diverse nature
On a vu les Dieux amoureux
950 Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les coeurs de vos traits pleins de feux ;
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux ;
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux
955 Près de l'aimable sexe où l'on porte ses voeux.
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte ;
Et sans parler ni de rang, ni d'esprit,

Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte
Ne soupire guère à crédit.

L'AMOUR.

960 J'ai résolu, mon cher Zéphire,
De demeurer ainsi toujours,
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aîné de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
965 Qui fatigue ma patience,
Il est temps désormais que je devienne grand.

ZÉPHIRE.

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire,
Et vous entrez dans un mystère
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

970 Ce changement sans doute irritera ma mère.

ZÉPHIRE.

Je prévois là-dessus quelque peu de colère.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point régner parmi des Immortelles,
Votre mère Vénus est de l'humeur des belles,
975 Qui n'aiment point de grands enfants.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir ;
Et c'est l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la beauté qu'elle voulait punir.
980 Cette haine où ses vœux prétendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zéphire, et me dis si tes yeux
Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde ?
Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les Cieux
985 Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde ?
Mais je la vois, mon cher Zéphire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZÉPHIRE.

990 Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche et les yeux.
En confident discret je sais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

SCÈNE II.**PSYCHÉ.**

- 995 OÙ suis-je ? Et dans un lieu que je croyais barbare
Quelle savante main a bâti ce palais,
Que l'art, que la nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'oeil puisse admirer jamais ?
- 1000 Tout rit, tout brille, tout éclate,
Dans ces jardins, dans ces appartements,
Dont les pompeux ameublements
N'ont rien qui n'enchanter et ne flatte ;
Et de quelque côté que tournent mes frayeurs,
- 1005 Je ne vois sous mes pas que de l'or, ou des fleurs.
Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent ?
Et lorsque par leur vue il amuse et suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
- 1010 Veut-il montrer qu'il s'en repent ?
Non, non : c'est de sa haine, en cruautés féconde,
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui, par une rigueur nouvelle et sans seconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
- 1015 De ce qu'a de plus beau le monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.
Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par là soulager mes douleurs !
Tout autant de moments que ma mort se recule
- 1020 Sont autant de nouveaux malheurs :
Plus elle tarde, et plus de fois je meurs.
Ne me fais plus languir, viens prendre ta victime,
Monstre qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche, et faut-il que j'anime
- 1025 Tes fureurs à me dévorer ?
Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer :
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtement légitime ;
- 1030 Je suis lasse de soupirer ;
Viens, que j'achève d'expirer.

SCÈNE III.
L'Amour, Psyché, Zéphire.

L'AMOUR.

Le voilà ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas peut-être à tel point effroyable
1035 Que vous vous l'êtes figuré.

PSYCHÉ.

Vous, Seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plutôt un dieu qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon secours !

L'AMOUR.

1040 Quel besoin de secours au milieu d'un empire
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi ?

PSYCHÉ.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte !
1045 Et que s'il a quelque poison
Une âme aurait peu de raison
De hasarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte
Dont tout le coeur craindrait la guérison !
1050 A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
1055 De l'amitié, de la reconnaissance ;
De la compassion les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance ;
Mais je n'ai point encore senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,
1060 Que je n'en conçois point d'alarme ;
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer ;
Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même,
Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.
1065 Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçant, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas ! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
1070 Par quel ordre du Ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois ?
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire ;

1075 Vos sens comme les miens paraissent interdits ;
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psyché, l'âme toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
1080 Si, pour en réparer l'injure,
L'Amour, en ce moment, se paye avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des soupirs si longtemps retenus,
1085 Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette âme insensible a profané le cours.

PSYCHÉ.

1090 N'aimer point, c'est donc un grand crime !

L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtiment ?

PSYCHÉ.

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR.

C'est lui choisir sa peine légitime,
Et se faire justice en ce glorieux jour
1095 D'un manquement d'amour par un excès d'amour.

PSYCHÉ.

Que n'ai-je été plus tôt punie !
J'y mets le bonheur de ma vie ;
Je devrais en rougir, ou le dire plus bas,
Mais le supplice a trop d'appas ;
1100 Permettez que tout haut je le die et redie.
Je le dirais cent fois, et n'en rougirais pas.
Ce n'est point moi qui parle, et de votre présence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
1105 C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le sexe et la bienséance
Osent me faire d'autres lois ;
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
Et ma bouche asservie à leur toute-puissance
1110 Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux qui ne sont point jaloux ;
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
1115 Croyez-en ce coeur qui soupire,

Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus, d'un soupir,
Que cent regards ne peuvent dire :
C'est le langage le plus doux,
1120 C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSYCHÉ.

L'intelligence en étoit due
A nos coeurs, pour les rendre également contents :
J'ai soupiré, vous m'avez entendue ;
Vous soupirez, je vous entends,
1125 Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, et dites-moi si par la même route,
Après moi, le Zéphire ici vous a rendu,
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivé, étiez-vous attendu ?
1130 Et quand vous lui parlez, êtes-vous entendu ?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon coeur ;
L'Amour m'est favorable, et c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Aeole a soumis le Zéphire.
1135 C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,
Lui-même a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacés
D'une foule d'amants se sont débarrassés,
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
1140 De tant de soupirs empressés,
Qui ne méritoient pas de vous être adressés.
Ne me demandez point quelle est cette province,
Ni le nom de son prince :
Vous le saurez quand il en sera temps.
1145 Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus, et par des vœux constants,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
1150 Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite ;
Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles,
1155 Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantements.
Vous y verrez des bois et des prairies
Contester sur leurs agréments
Avec l'or et les pierreries ;
1160 Vous n'entendrez que des concerts charmants ;
De cent beautés vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous moments
D'une âme soumise et ravie
1165 L'honneur de vos commandements.

PSYCHÉ.

Mes volontés suivent les vôtres :
Je n'en saurois plus avoir d'autres ;
Mais votre oracle enfin vient de me séparer
De deux soeurs et du Roi mon père,
1170 Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes soeurs soient témoins
1175 Et de ma gloire et de vos soins ;
Prêtez-leur comme à moi les ailes du Zéphyre,
Qui leur puissent de votre empire
Ainsi qu'à moi faciliter l'accès ;
Faites-leur voir en quels lieux je respire,
1180 Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre âme :
Ce tendre souvenir d'un père et de deux soeurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
1185 N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous,
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire,
Et quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature :
1190 Les rayons du soleil vous baisent trop souvent ;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent :
Dès qu'il les flatte, j'en murmure ;
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche ;
1195 Votre habit de trop près vous touche ;
Et sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.
Mais vous voulez vos soeurs. Allez, partez, Zéphire :
1200 Psyché le veut, je ne l'en puis dédire.

Le Zéphire s'envole.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
De ses trésors faites-leur cent largesses,
Prodiguez-leur caresses sur caresses,
Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
1205 Pour vous rendre toute à l'amour.
Je n'y mêlerai point d'importune présence ;
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens :
Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSYCHÉ.

1210 Votre amour me fait une grâce
Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, et vous, jeunes Zéphyr,
1215 Qui pour âmes n'avez que de tendres soupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
Vous avez senti d'allégresse.

TROISIÈME INTERMEDE.

*Il se fait une entrée de ballet de quatre Amours et quatre Zéphyr
interrompue deux fois par un dialogue chanté par un Amour et un
Zéphyr.*

LE ZÉPHIR.

Aimable jeunesse,
Suivez la tendresse,
1220 Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soupirs,
1225 Et craindre leurs désirs :
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

Ils chantent ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
À son tour ;
1230 Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE ZEPHYR, seul.

Un coeur jeune et tendre
Est fait pour se rendre,
Il n'a point à prendre
1235 De fâcheux détour.

Les deux ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
À son tour ;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

L'AMOUR, seul.

1240 Pourquoi se défendre ?
Que sert-il d'attendre ?
Quand on perd un jour,

On le perd sans retour

Les deux ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
1245 À son tour ;
Et plus on a de quoi charmer.
Plus on doit à l'Amour.

Second Couplet

LE ZEPHYR.

L'Amour a des charmes ;
Rendons-lui les armes :
1250 Ses soins et ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.
Un coeur, pour le suivre,
A cent maux se livre ;
Il faut, pour goûter ses appas,
1255 Languir jusqu'au trépas ;
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

Ils chantent ensemble.

S'il faut des soins et des travaux,
En aimant,
1260 On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZEPHYR, seul.

On craint, on espère,
Il faut du mystère,
Mais on n'obtient guère
1265 De bien sans tourment.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins et des travaux,
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'AMOUR, seul.

1270 Que peut-on mieux faire
Qu'aimer et que plaire ?
C'est un soin charmant
Que l'emploi d'un amant.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins et des travaux,
1275 En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

*Le théâtre devient un autre palais magnifique, coupé dans le fond
par un vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe et
charmant décoré de plusieurs vases d'orangers et d'arbres chargés
de toutes sortes de fruits.*

ACTE IV

SCÈNE I.

Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

Je n'en puis plus, ma soeur : j'ai vu trop de merveilles ;
L'avenir aura peine à les bien concevoir ;
1280 Le soleil qui voit tout et qui nous fait tout voir
N'en a vu jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'esprit ;
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage
Font un odieux étalage,
1285 Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la Fortune indignement nous traite,
Et que sa largesse indiscrete
Prodigue aveuglement, épuise, unit d'efforts,
Pour faire de tant de trésors
1290 Le partage d'une cadette !

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentiments,
J'ai les mêmes chagrins, et dans ces lieux charmants
Tout ce qui vous déplaît me blesse ;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront
1295 Comme vous m'accable, et me laisse
L'amertume dans l'âme, et la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma soeur, il n'est point de reines
Qui dans leur propre État parlent en souveraines,
Comme Psyché parle en ces lieux.
1300 On l'y voit obéie avec exactitude,
Et de ses volontés une amoureuse étude
Les cherche jusque dans ses yeux.
Mille beautés s'empressent autour d'elle,
Et semblent dire à nos regards jaloux ;
1305 "Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle ;
Et nous qui la servons le sommes plus que vous."
Elle prononce, on exécute ;
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute ;
Flore, qui s'attache à ses pas,
1310 Répand à pleines mains autour de sa personne

Ce qu'elle a de plus doux appas ;
Zéphire vole aux ordres qu'elle donne ;
Et son amante et lui, s'en laissant trop charmer,
Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

1315 Elle a des dieux à son service,
Elle aura bientôt des autels ;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels,
De qui l'audace et le caprice,
Contre nous à toute heure en secret révoltés,
1320 Opposent à nos volontés
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'était peu que dans notre cour
Tant de coeurs à l'envi nous l'eussent préférée ;
Ce n'était pas assez que de nuit et de jour
1325 D'une foule d'amants elle y fût adorée :
Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévu d'un oracle,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en notre présence éclater le miracle,
1330 Et choisi nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du coeur nous souhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me désespère,
C'est cet amant parfait et si digne de plaire,
Qui se captive sous ses lois.
1335 Quand nous pourrions choisir entre tous les monarques,
En est-il un de tant de rois
Qui porte de si nobles marques ?
Se voir du bien par delà ses souhaits
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables :
1340 Il n'est ni train pompeux, ni superbes palais
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables ;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chèrement aimée,
C'est un bonheur si haut, si relevé,
1345 Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma soeur, nous en mourrions d'ennui ;
Songeons plutôt à la vengeance,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle et lui
Cette adorable intelligence.
1350 La voici. J'ai des coups tous prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCÈNE II.
Psyché, Aglaure, Cidippe.

PSYCHÉ.

Je viens vous dire adieu : mon amant vous renvoie,
Et ne saurait plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joie
1355 Qu'il prend de se voir seul à me considérer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs,
Qu'en faveur du sang je lui vole,
Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE.

1360 La jalousie est assez fine,
Et ses délicats sentiments
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui pour vous a ces empressements
Passe le commun des amants.
1365 Je vous en parle ainsi faute de le connaître.
Vous ignorez son nom, et ceux dont il tient l'être :
Nos esprits en sont alarmés.
Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir suprême
Bien au delà du diadème ;
1370 Ses trésors sous vos pas confusément semés
Ont de quoi faire honte à l'abondance même ;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime ;
Il vous charme, et vous le charmez :
Votre félicité, ma sœur, serait extrême,
1375 Si vous saviez qui vous aimez.

PSYCHÉ.

Que m'importe ? j'en suis aimée ;
Plus il me voit, plus je lui plais ;
Il n'est point de plaisirs dont l'âme soit charmée
Qui ne préviennent mes souhaits ;
1380 Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
1385 En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît :
Le véritable amour ne fait point de réserve ;
Et qui s'obstine à se cacher
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage,
1390 Car souvent en amour le change est assez doux,
Et j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous :
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres lois l'engage,

1395 Si dans l'état où je vous vois,
Seule en ses mains et sans défense,
Il va jusqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le Roi,
Ou de ce changement, ou de cette insolence ?

PSYCHÉ.

1400 Ma soeur, vous me faites trembler.
Juste Ciel ! Pourrais-je être assez infortunée...

CIDIPPE.

Que sait-on si déjà les noeuds de l'hyménée...

PSYCHÉ.

N'achevez pas, ce serait m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
1405 Ce prince qui vous aime, et qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les ailes du Zéphire,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture ;
1410 Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement,
Et ces lambris dorés, ces amas de richesses
Dont il achète vos tendresses,
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparaîtront en un moment.
1415 Vous savez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSYCHÉ.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes !

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSYCHÉ.

Adieu, mes soeurs, finissons l'entretien :
J'aime et je crains qu'on ne s'impatiente.
1420 Partez, et demain, si je puis,
Vous me verrez ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

CIDIPPE.

1425 Nous allons lui conter d'un changement si doux.
La surprenante et merveilleuse histoire.

PSYCHÉ.

Ne l'inquiétez point, ma soeur, de vos soupçons,
Et quand vous lui peindrez un si charmant empire...

AGLAURE.

1430 Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire, ou dire,
Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.

Le Zéphire enlève les deux soeurs de Psyché dans un nuage qui descend jusqu'à terre, et dans lequel il les emporte avec rapidité.

SCÈNE III.
L'Amour, Psyché.

L'AMOUR.

Enfin vous êtes seule, et je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes soeurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire ;
Et quel excès ont les douceurs
1435 Qu'une sincère ardeur inspire,
Sitôt qu'elle assemble deux coeurs.
Je puis vous expliquer de mon âme ravie
Les amoureux empressements,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
1440 Elle n'a pour objet de ses ravissements
Que de voir cette ardeur, de même ardeurs suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux sur vos désirs,
Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.
1445 Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux ?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux ?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage ?

PSYCHÉ.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc, et d'où vient mon malheur ?
1450 J'entends moins de soupirs d'amour que de douleur,
Je vois de votre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret ;
Vos soeurs à peine sont parties
Que vous soupirez de regret !
1455 Ah ! Psyché, de deux coeurs quand l'ardeur est la même,
Ont-ils des soupirs différents ?
Et quand on aime bien et qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des parents ?

PSYCHÉ.

Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

1460 Est-ce l'absence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige ?

PSYCHÉ.

Dans un coeur tout à vous que vous pénétrez mal
Je vous aime, Seigneur, et mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé :
1465 Vous ne connaissez pas quel est votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime, et depuis que j'ai vu la lumière,
Je me suis montrée assez fière,
Pour dédaigner les voeux de plus d'un roi ;
1470 Et s'il vous faut ouvrir mon âme toute entière,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque tristesse,
Qu'en vain je voudrais vous cacher ;
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse,
1475 Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cause :
Peut-être, la sachant, voudrez-vous m'en punir,
Et si j'ose aspirer encore à quelque chose,
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

1480 Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite,
Que vous connaissiez mal quel est votre mérite,
Ou feigniez de ne pas savoir
Quel est sur moi votre absolu pouvoir ?
Ah ! si vous en doutez, soyez désabusée,
1485 Parlez.

PSYCHÉ.

J'aurai l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentiments ;
L'expérience en est aisée ;
Parlez, tout se tient prêt à vos commandements,
Si, pour m'en croire, il vous faut des serments,
1490 J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon âme,
Ces divins auteurs de ma flamme ;
Et si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux.

PSYCHÉ.

J'ose craindre un peu moins après cette assurance.
1495 Seigneur, je vois ici la pompe et l'abondance ;
Je vous adore, et vous m'aimez :

Mon coeur en est ravi, mes sens en sont charmés ;
Mais parmi ce bonheur suprême,
J'ai le malheur de ne savoir qui j'aime.
1500 Dissipez cet aveuglement.
Et faites-moi connaître un si parfait amant.

L'AMOUR.

Psyché, que venez-vous de dire ?

PSYCHÉ.

Que c'est le bonheur où j'aspire,
Et si vous ne me l'accordez...

L'AMOUR.

1505 Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître ;
Mais vous ne savez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret. Si je me fais connaître,
Je vous perds, et vous me perdez.
Le seul remède est de vous en dédire.

PSYCHÉ.

1510 C'est là sur vous mon souverain empire ?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, et je suis tout à vous ;
Mais si nos feux vous semblent doux.
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite,
Ne me forcez point à la fuite :
1515 C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
D'un souhait qui vous a séduite.

PSYCHÉ.

Seigneur, vous voulez m'éprouver,
Mais je sais ce que j'en dois croire.
De grâce, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire,
1520 Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ai rejeté le vœux de tant de rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous ?

PSYCHÉ.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous saviez, Psyché, la cruelle aventure
Que par là vous vous attirez...

PSYCHÉ.

1525 Seigneur, vous me désespérez.

L'AMOUR.

Pensez-y bien, je puis encor me taire.

PSYCHÉ.

Faites-vous des serments pour n'y point satisfaire ?

L'AMOUR.

Hé bien, je suis le Dieu le plus puissant des Dieux,
Absolu sur la terre, absolu dans les Cieux ;
1530 Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir est suprême ;
En un mot, je suis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étais blessé pour vous ;
Et sans la violence, hélas ! que vous me faites
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
1535 Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontés sont satisfaites,
Vous avez su qui, vous aimiez,
Vous connaissez l'amant que vous charmiez :
Psyché, voyez où vous en êtes.
1540 Vous me forcez vous-même à vous quitter,
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire :
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus ;
Ce palais, ces jardins, avec moi disparus,
1545 Vont faire évanouir votre naissante gloire ;
Vous n'avez pas voulu m'en croire,
Et pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le Destin, sous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble.
1550 Vous va montrer sa haine, et me chasse d'ici.

L'Amour disparaît ; et, dans l'instant qu'il s'envole, le superbe jardin s'évanouit. Psyché demeure seule au milieu d'une vaste campagne, et sur le bord sauvage d'un grand fleuve où elle se veut précipiter. Le Dieu du fleuve paraît assis sur un amas de joncs et de roseaux et appuyé sur une grande urne, d'où sort une grosse source d'eau.

SCÈNE IV.

PSYCHÉ.

Cruel destin ! funeste inquiétude !
 Fatale curiosité !
 Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
 De toute ma félicité ?
 1555 J'aimais un Dieu, j'en étais adorée,
 Mon bonheur redoublait de moment en moment,
 Et je me vois seule, éplorée,
 Au milieu d'un désert, où, pour accablement,
 Et confuse, et désespérée,
 1560 Je sens croître l'amour, quand j'ai perdu l'amant.
 Le souvenir m'en charme et m'empoisonne ;
 Sa douceur tyrannise un coeur infortuné
 Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a condamné.
 Ô Ciel ! quand l'Amour m'abandonne,
 1565 Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?
 Source de tous les biens inépuisable et pure,
 Maître des hommes et des Dieux.
 Cher auteur des maux que j'endure,
 Êtes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?
 1570 Je vous en ai banni moi-même ;
 Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
 D'un indigne soupçon mon coeur s'est alarmé :
 Coeur ingrat, tu n'avais qu'un feu mal allumé ;
 Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
 1575 Que ce que veut l'objet aimé.
 Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
 Après la perte que je fais.
 Pour qui, grands Dieux, voudrais-je vivre,
 Et pour qui former des souhaits ?
 1580 Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
 Ensevelis mon crime dans tes flots,
 Et pour finir des maux si déplorables,
 Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.
 Le Dieu du fleuve
 1585 Ton trépas souillerait mes ondes ;
 Psyché, le Ciel te le défend,
 Et peut-être qu'après des douleurs si profondes,
 Un autre sort t'attend.
 Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère :
 1590 Je la vois qui te cherche et qui te veut punir.
 L'amour du fils a fait la haine de la mère.
 Fuis, je saurai la retenir.

PSYCHÉ.

J'attends ses fureurs vengeresses.
 Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux ?
 1595 Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ni Déesses,
 Et peut braver tout leur courroux.

SCÈNE V.
Vénus, Psyché.

VÉNUS.

Orgueilleuse Psyché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits suborneurs
1600 Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre ?
J'ai vu mes temples désertés,
J'ai vu tous les mortels séduits par vos beautés
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
1605 Et ne se mettre pas en peine
S'il était une autre Vénus ;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtiments,
Et de me regarder en face,
1610 Comme si c'était peu que mes ressentiments.

PSYCHÉ.

Si de quelques mortels on m'a vue adorée,
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur âme inconsidérée
Laisait charmer des yeux qui ne vous voyaient pas ?
1615 Je suis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter :
Si les vœux qu'on m'offrait vous ont mal satisfaite,
Pour forcer tous les coeurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous présenter,
1620 Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite,
Qui pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer n'a qu'à se faire voir.

VÉNUS.

Il fallait vous en mieux défendre.
Ces respects, ces encens se devaient refuser ;
1625 Et pour les mieux désabuser,
Il fallait à leurs yeux vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur,
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur ;
Vous avez bien fait plus : votre humeur arrogante
1630 Sur le mépris de mille rois
Jusques aux Cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSYCHÉ.

J'aurais porté mon choix, Déesse, jusqu'aux Cieux ?

VÉNUS.

Votre insolence est sans seconde :
1635 Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux Dieux ?

PSYCHÉ.

Si l'Amour pour eux tous m'avait endurci l'âme,
Et me réservait toute à lui,
En puis-je être coupable, et faut-il qu'aujourd'hui,
1640 Pour prix d'une si belle flamme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui ?

VÉBUS.

Psyché, vous deviez mieux connaître
Qui vous étiez, et quel était ce dieu.

PSYCHÉ.

Et m'en a-t-il donné ni le temps, ni le lieu,
1645 Lui qui de tout mon coeur d'abord s'est rendu maître ?

VÉBUS.

Tout votre coeur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit : "J'aime."

PSYCHÉ.

Pouvais-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parlait pour lui-même ?
1650 C'est votre fils, vous savez son pouvoir,
Vous en connaissez le mérite.

VÉBUS.

Oui, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il me sait devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
1655 Et qui pour mieux flatter ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle :
On m'en verra vengeance, et hautement, sur vous,
1660 Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu soupire à ses genoux,
Suivez-moi, vous verrez, par votre expérience,
À quelle folle confiance
Vous portait cette ambition ;
1665 Venez, et préparez autant de patience
Qu'on vous voit de présomption.

QUATRIÈME INERMÈDE.

La scène représente les Enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées ; et au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paraît le palais infernal de Pluton. Huit Furies en sortent, et forment une entrée de ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'âme de la plus douce des Divinités. Un Lutin mêle quantité de sauts périlleux à leurs danses, cependant que Psyché, qui a passé aux Enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la barque de Charon, avec la boîte qu'elle a reçue de Proserpine pour cette déesse.

ACTE V

SCÈNE I.

PSYCHÉ.

Effroyables replis des ondes infernales,
Noirs palais où Mégère et ses soeurs font leur cour,
Éternels ennemis du jour,
1670 Parmi vos Ixions et parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourments, qui n'ont point d'intervalles,
Est-il dans votre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour ?
1675 Elle n'en peut être assouvie,
Et depuis qu'à ses lois je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentiments,
Il m'a fallu dans ces cruels moments
Plus d'une âme et plus d'une vie,
1680 Pour remplir ses commandements.
Je souffrirais tout avec joie,
Si, parmi les rigueurs que sa haine déploie,
Mes yeux pouvaient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant :
1685 Je n'ose le nommer ; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est rendue indigne, et, dans ce dur ennui,
La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
1690 Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux durait encore,
Jamais aucun malheur n'approcherait du mien ;
Mais s'il avait pitié d'une âme qui l'adore,
Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirais rien.
1695 Oui, Destins, s'il calmait cette juste colère,
Tous mes malheurs seraient finis :
Pour me rendre insensible aux fureurs de la mère,
Il ne faut qu'un regard du fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
1700 Il voit ce que je souffre, et souffre comme moi
Tout ce que j'endure le gêne :
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi :
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime ;
C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime
1705 Au milieu des périls où l'on me fait courir ;

Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir,
Mais que me veulent ces deux ombres
1710 Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevois s'avancer vers moi ?

SCÈNE II.

Psyché, Cléomène, Agénor.

PSYCHÉ.

Cléomène, Agénor, est-ce vous que je vois ?
Qui vous a ravi la lumière ?

CLÉOMÈNE.

La plus juste douleur qui d'un beau désespoir
1715 Nous eût pu fournir la matière,
Cette pompe funèbre, où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fière,
L'injustice la plus entière.

AGÉNOR.

Sur ce même rocher où le Ciel en courroux
1720 Vous promettait, au lieu d'époux,
Un serpent dont soudain vous seriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le savez, Princesse ; et lorsqu'à notre vue,
1725 Par le milieu des airs vous êtes disparue,
Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautés,
Ou plutôt pour goûter cette amoureuse joie
D'offrir pour vous au monstre une première proie.
D'amour et de douleur l'un et l'autre emportés,
1730 Nous nous somme précipités.

CLÉOMÈNE.

Heureusement déçus au sens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle,
Et su que le serpent prêt à vous dévorer
Était le Dieu qui fait qu'on aime,
1735 Et qui, tout Dieu qu'il est, vous adorant lui-même,
Ne pouvait endurer
Qu'un mortel comme nous osât vous adorer.

AGÉNOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
Nous jouissons ici d'un trépas assez doux :
1740 Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous ?
Nous revoyons ici vos charmes
Qu'aucun des deux là haut n'aurait revus jamais ;
Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
1745 Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSYCHÉ.

Puis-je avoir des larmes de reste
Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
Unissons nos soupirs dans un sort si funeste :
Les soupirs ne s'épuisent point.
1750 Mais vous soupiriez, Princes, pour une ingrata ;
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs ;
Et quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLÉOMÈNE.

L'avons-nous mérité, nous dont toute la flamme
1755 N'a fait que vous lasser du récit de nos maux ?

PSYCHÉ.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon âme,
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualités incomparables
Qui de l'un et de l'autre accompagnaient les voeux,
1760 Vous rendaient tous deux trop aimables,
Pour mépriser aucun des deux.

AGÉNOR.

Vous avez pu sans être injuste ni cruelle
Nous refuser un coeur réservé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus : le Destin nous rappelle,
1765 Et nous force à vous dire adieu.

PSYCHÉ.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour ?

CLÉOMÈNE.

Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire,
Aussitôt qu'on est mort d'amour.
1770 D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces lois de son heureux empire,
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes, qu'il inspire,
1775 Et dont aux Enfers même il se fait une cour.

AGÉNOR.

Vos envieuses soeurs, après nous descendues,
Pour vous perdre se sont perdues ;
Et l'une et l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
1780 A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffre tantôt la roue, et tantôt le vautour.
L'Amour ; par les Zéphyr, s'est fait prompte justice
De leur envenimée et jalouse malice :
Ces ministres ailés de son juste courroux,
1785 Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice,

Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés
N'étale que le moindre et le premier supplice
De ces conseils dont l'artifice
1790 Fait les maux dont vous soupirez.

PSYCHÉ.

Que je les plains !

CLÉOMÈNE.

Vous êtes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir :
Adieu, puissions-nous vivre en votre souvenir !
Puissiez-vous, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre !
1795 Puisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux Cieux,
Vous y mettre à côté des Dieux,
Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux !

SCÈNE III.

PSYCHÉ.

1800 Pauvres amants ! Leur amour dure encore,
Tous morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,
Moi dont la dureté reçut si mal leurs vœux :
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
1805 Et qui brises de si beaux noeuds.
Ne me fuis plus, et souffre que j'espère
Que tu pourras un jour rabaïsser l'oeil sur moi,
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.
1810 Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,
Pour rappeler un tel espoir ;
L'oeil abattu, triste, désespérée,
Languissante, et décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
1815 Si, par quelque miracle impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée ?
Je porte ici de quoi la réparer :
Ce trésor de beauté divine,
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine,
1820 Enferme des appas dont je puis m'emparer,
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Vénus, la beauté même,
Les demande pour se parer.
En dérober un peu serait-ce un si grand crime ?
1825 Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon amant,
Pour regagner son coeur, et finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime ?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte ?
1830 Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus je descends au tombeau.

Elle s'évanouit, et l'Amour descend auprès d'elle en volant.

SCÈNE IV.

L'Amour, Psyché, évanouie.

L'AMOUR.

Votre péril, Psyché, dissipe ma colère ;
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé,
Et, bien qu' au dernier point vous m'ayez su déplaire,
1835 Je ne me suis intéressé
Que contre celle de ma mère.
J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs,
Mes soupirs ont partout accompagné vos pleurs.
Tournez les yeux vers moi : je suis encor le même.
1840 Quoi ? je dis et redis tout haut que je vous aime.
Et vous ne dites point, Psyché, que vous m'aimez !
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés,
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie ?
Ô Mort, devois-tu prendre un dard si criminel,
1845 Et, sans aucun respect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie ?
Combien de fois, ingrate Déesse,
Ai-je grossi ton noir empire,
Par les mépris et par la cruauté,
1850 D'une orgueilleuse ou farouche beauté ?
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidèles amants,
À force de ravissements ?
Va, je ne blesserai plus d'âmes,
1855 Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs
Qui nourrissent du Ciel les immortelles flammes,
Et n'en lancerai plus que pour faire, à tes yeux,
Autant d'amants, autant de Dieux.
1860 Et vous, impitoyable mère,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avais de plus cher,
Craignez à votre tour l'effet de ma colère.
Vous me voulez faire la loi,
1865 Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi !
Vous qui portez un cœur sensible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre !
Mais dans ce même cœur j'enfoncerai des coups
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux ;
1870 Je vous accablerai de honteuses surprises,
Et choisirai partout à vos vœux les plus doux
Des Adonis et des Anchises
Qui n'auront que haine pour vous.

SCÈNE V.

Vénus, L'Amour, Psyché, évanouie.

VÉNUS.

1875 La menace est respectueuse,
Et d'un enfant qui fait le révolté
La colère présomptueuse...

L'AMOUR.

Je ne suis plus enfant, et je l'ai trop été,
Et ma colère est juste autant qu'impétueuse.

VÉNUS.

1880 L'impétuosité s'en devrait retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un coeur et des appas
Qui relèvent de ma puissance,
1885 Que mon arc de la vôtre est l'unique soutien,
Que sans mes traits elle n'est rien,
Et que si les coeurs les plus braves
En triomphe par vous se sont laissé traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
1890 Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes désirs ;
Et si vous ne voulez perdre mille soupirs,
Songez, en me voyant, à la reconnaissance,
1895 Vous qui tenez de ma puissance
Et votre gloire et vos plaisirs.

VÉNUS.

Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez ?
Comment me l'avez-vous rendue ?
1900 Et quand vous avez vu mes autels désolés,
Mes temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
1905 Psyché, qui me les a volés ?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à son âme enflammée
Que par des rebuts éternels,
1910 Par les mépris les plus cruels :
Et vous-même l'avez aimée !
Vous avez contre moi séduit des immortels ;
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphyrus l'ont cachée,

1915 Qu'Apollon même suborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avait si bien arrachée,
Que si sa curiosité
Par une aveugle défiance
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
1920 Elle échappait à mon coeur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a mise,
Votre Psyché : son âme va partir ;
Voyez, et si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soupir.
1925 Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire :
Tant d'insolence vous sied bien,
Et je dois endurer quoi qu'il vous plaise dire,
Moi qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable :
1930 Le Destin l'abandonne à tout votre courroux ;
Mais soyez moins inexorable
Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un spectacle assez doux
De voir d'un oeil Psyché mourante,
1935 Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Psyché, rendez-lui tous ses charmes,
Rendez-la, Déesse, à mes larmes,
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
1940 Le charme de mes yeux, et le choix de mon coeur.

VÉBUS.

Quelque amour que Psyché vous donne,
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin :
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son destin.
1945 Ne m'importunez plus, et, dans cette infortune,
Laissez-la sans Vénus triompher, ou périr.

L'AMOUR.

Hélas ! si je vous importune,
Je ne le ferois pas si je pouvois mourir.

VÉBUS.

Cette douleur n'est pas commune,
1950 Qui force un immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez par son excès si mon amour est fort.
Ne lui ferez-vous grâce aucune ?

VÉBUS.

Je vous l'avoue, il me touche le coeur,
Votre amour ; il désarme, il fléchit ma rigueur :
1955 Votre Psyché reverra la lumière.

L'AMOUR.

Que je vous vais partout faire donner d'encens !

VÉNUS.

Oui, vous la reverrez dans sa beauté première ;
Mais de vos vœux reconnaissants
Je veux la déférence entière,
1960 Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié
Vous choisir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moi, je ne veux plus de grâce :
Je reprends toute mon audace,
Je veux Psyché, je veux sa foi,
1965 Je veux qu'elle revive et revive pour moi,
Et tiens indifférent que votre haine lasse
En faveur d'une autre se passe.
Jupiter qui paraît va juger entre nous
De mes emportements et de votre courroux.

Après quelques éclairs et roulements de tonnerre, Jupiter paraît en l'air sur son aigle.

SCÈNE VI.

Jupiter, Vénus, L'Amour, Psyché.

L'AMOUR.

1970 Vous à qui seul tout est possible,
Père des Dieux, souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible,
Qui sans moi n'aura point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
1975 Et perds menaces et soupirs :
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face,
Et que si Psyché perd le jour,
Si Psyché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
1980 Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
Je laisserai languir la Nature au tombeau ;
Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques brèches,
Avec ces pointes d'or qui me font obéir,
1985 Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussés qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates, et des cruelles.
1990 Par quelle tyrannique loi
Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes
Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi ?

JUPITER.

Ma fille, sois-lui moins sévère,
1995 Tu tiens de sa Psyché le destin en tes mains ;
La Parque au moindre mot va suivre ta colère :
Parle, et laisse-toi vaincre aux tendresses de mère,
Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proie
2000 A la haine, au désordre, à la confusion ?
Et d'un dieu d'union,
D'un dieu de douceurs et de joie,
Faire un dieu d'amertume et de division ?
Considère ce que nous sommes,
2005 Et si les passions doivent nous dominer :
Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

VÉNUS.

Je pardonne à ce fils rebelle.
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
2010 Qu'une misérable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psyché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
Souille mon alliance, et le lit de mon fils ?

JUPITER.

2015 Hé bien ! Je la fais immortelle
Afin d'y rendre tout égal.

VÉNUS.

Je n'ai plus de mépris ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce noeud conjugal.
Psyché, reprenez la lumière,
2020 Pour ne la reperdre jamais :
Jupiter a fait votre paix,
Et je quitte cette humeur fière
Qui s'opposait à vos souhaits.

PSYCHÉ.

2025 C'est donc vous, ô grande Déesse,
Qui redonnez la vie à ce coeur innocent !

VÉNUS.

Jupiter vous fait grâce, et ma colère cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne ; aimez, elle y consent.

PSYCHÉ, à l'Amour.

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme !

L'AMOUR à Psyché.

Je vous possède enfin, délices de mon âme !

JUPITER.

2030 Venez, amants, venez aux Cieux
Achever un si grand et si digne hyménée ;
Viens-y, belle Psyché, changer de destinée,
Viens prendre place au rang des Dieux.

Deux grandes machines descendent aux deux côtés de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers vers. Vénus avec sa suite monte dans l'une, l'Amour avec Psyché dans l'autre, et tous ensemble remontent au ciel.

Les Divinités, qui avaient été partagées entre Vénus et son fils, se réunissent en les voyant d'accord ; et toutes ensemble, par des concerts, des chants, et des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour.

Apollon paraît le premier et comme Dieu de l'harmonie, commence à chanter, pour inviter les autres Dieux à se réjouir.

Récit d'APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle :
2035 Le Dieu d'amour devient heureux amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant ;
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

Toutes les Divinités chantent ensemble ce couplet à la gloire de l'Amour.

2040 Célébrons ce grand jour ;
Célébrons tous une fête si belle ;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,
Qu'ils fassent retenir le céleste séjour :
Chantons, répétons, tour à tour,
2045 Qu'il n'est point d'âme si cruelle
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

APOLLON, continue.

Le Dieu qui nous engage
A lui faire la cour
Défend qu'on soit trop sage :
2050 Les plaisirs ont leur tour :
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.
2055 Ce serait grand dommage
Qu'en ce charmant séjour
On eût un coeur sauvage :
Les plaisirs ont leur tour ;
C'est leur plus doux usage
2060 Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Deux Muses, qui ont toujours évité de s'engager sous les lois de l'Amour, conseillent aux belles qui n'ont point encore aimé de s'en défendre avec soin, à leur exemple.

Chanson des MUSES/

Gardez-vous, beautés sévères :
Les amours font trop d'affaires ;
2065 Craignez toujours de vous laisser charmer.
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer :
Le martyr
De le dire
2070 Coûte plus cent fois que d'aimer.
Second couplet des muses
On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaînes,
À tout moment on se sent alarmer :
2075 Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;
Le martyr
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

Récit de BACCHUS

2080 Si quelquefois,
Suivant nos douces lois,
La raison se perd et s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence et finit en un jour
2085 Mais quand un coeur est enivré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

ENTRÉE DE BALLET.

**Composée de deux Ménades et de deux
Aegipans qui suivent Bacchus.**

*Mome déclare qu'il n'a point de plus doux emploi que de médire, et
que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.*

Récit de MOME.

Je cherche à médire
Sur la terre et dans les Cieux ;
Je soumetts à ma satire
2090 Les plus grands des Dieux.
Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne :
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui ;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

Composée de quatre polichinelles et de deux matassins qui suivent Mome, et viennent joindre leur plaisanterie et leur badinage aux divertissements de cette grande fête.

Bacchus et Mome, qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chanson, Bacchus à la louange du vin, et Mome une chanson enjouée sur le sujet et les avantages de la raillerie.

Récit de BACCHUS

- 2095 Admirons le jus de la treille :
Qu'il est puissant ! qu'il a d'attraits !
Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille ;
Mais surtout pour les amours
2100 Le vin est d'un grand secours.

Récit de MOME.

- Folâtrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne saurions mieux faire :
La raillerie est nécessaire
Dans les jeux les plus doux.
2105 Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui :
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.
Plaisantons, ne pardonnons rien,
2110 Rions, rien n'est plus à la mode :
On court péril d'être incommode
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui :
2115 Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Mars arrive au milieu du théâtre, suivi de sa troupe guerrière, qu'il excite à profiter de leur loisir en prenant part aux divertissements.

Récit de MARS.

- Laissons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amusements ;
Parmi les jeux les plus charmants
2120 Mêlons l'image de la guerre.

Entrée de ballet.

Suivants de Mars, qui font, en dansant avec des enseignes, une manière d'exercice.

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome et de Mars, après avoir achevé leurs entrées particulières, s'unissent ensemble, et forment la dernière entrée, qui renferme toutes les autres.

Les troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome et de Mars, après avoir achevé leurs entrées particulières, s'unissent ensemble, et forment la dernière entrée, qui renferme toutes les autres.

DERNIER CHOEUR.

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants ;
Que tout le Ciel s'empresse
À leur faire sa cour ;
2125 Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allégresse,
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand salon du palais des Tuileries, où Psyché a été représentée devant Leurs Majestés, il y avait des timbales, des trompettes et des tambours mêlés dans ces derniers concerts, et ce dernier couplet se chantait ainsi :

Chantons les plaisirs charmants
2130 Des heureux amants
Répondez-nous, trompettes,
Timbales et tambours ;
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes,
2135 Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].